

Desternes, Jean
sans "Maintenant" n° 3
1946

"Maintenant"
Mars 1946

ANDRÉ GIDE
par
Jean DESTERNES

405

« Il y a des époques historiques où penser devient héroïque. André Gide ne s'était pas arrêté devant ce que d'autres prenaient pour un précipice... »

Ilya Ehrenbourg (1933).

Tout semble avoir été dit sur André Gide. On l'a encensé, adulé, caressé. On l'a expliqué et décortiqué en long et en large. On l'a méprisé, hué, chansonné, brocardé de tous les bords. Une vaste littérature de gloses a cerné chacune de ses phrases, ses plus subtiles intentions. De larges périodes harmonieusement balancées ont savamment mis en valeur les oppositions entre Gide-1 et Gide-2, la référence à un Gide-3 faisant aussitôt surgir de l'ombre un Gide-4. Car il faudrait parler de lui avec des indices, et réunir ses diverses personnalités par des tables de concordances, comme pour les Évangiles.

Son masque sarcastique hante toutes les devantures des librairies, tous les laboratoires de la chose écrite. Un subtil parfum gidien s'exhale de nos romans, de nos revues, et les Nathanaël du Flore font écho à tous les Ménalque de sous-préfectures. Son influence imprégna tous les numéros de la *Nouvelle Revue Française*, et se diffuse maintenant par les canaux existentialistes. Presque toutes les œuvres d'aujourd'hui pourraient porter en exergue un paragraphe de Gide et, pour prendre des écrivains aussi dissemblables que Mauriac, Cocteau, Malraux, Camus, il faudrait établir la filiation entre « *Les Faux-Monnayeurs*, » et « *Les Enfants Terribles*, » entre « *Les Caves du Vatican* » et « *L'Étranger* », éclairer le tourment de Mauriac par les interrogations de Gide et montrer comment Malraux répond aux appels passionnés des « *Nourritures terrestres* ».

« Tu vas publier ton livre chez Gallimard ? me disait un ami. Tout est mort là-dedans ! C'est une nécropole et dans les caves de la N.R.F. se dresse le Grand Mausolée d'André Gide. » Mais on se hâte trop d'embaumer ce grand vivant, et l'Oraison Funèbre de Robert Brasillach (en 1930!) était quelque peu prématurée. Son « *Journal* » (en date du 8 janvier 32) a beau nous confier sa peur de vieillir : « Je ne veux point me répéter et crains les œuvres de décadence où se mesure le lent affaissement de la vigueur », qu'on n'aille pas le considérer comme un homme fini, car il a sans doute beaucoup de choses encore à dire. Pensez à la féconde vieillesse de Goethe, dont Gide vient de préfacer le Théâtre de façon si magistrale qu'on peut voir là une preuve de sa richesse actuelle. En supposant même qu'il n'écrive plus une ligne, l'œuvre non publiée nous apportera de nouvelles révélations.

Quoi qu'il en soit, qu'on parle de bloc hiératique ou de cadavre pourrissant, cette présence encombre notre horizon littéraire et gêne les uns et les autres. Car l'œuvre de Gide n'est pas facilement annexable. Voulez-vous le tirer à vous ? Le voilà qui vous livre un aspect, mais dix autres viennent faire le cercle et se gausser de vous. On peut l'aborder avec enthousiasme. Chacun trouvera chez lui sa pâture. Mais une sympathie totale, une adhésion à Gide, au Gide global, tel qu'en lui-même l'Éternité le changera ? Un chrétien ne le peut, un athée non plus. Et celui qui doute ne trouvera chez lui que de quoi balancer son indécision, dans le va-et-vient d'Alissa à Lafcadio, et de Gide à Gide, du mystique du x janvier au cynique du z septembre.

Cette annexion, tous les partis, toutes les chapelles l'ont tentée. Parfois Gide se prêtait au jeu. Et à peine sèches les ban-

derolles de bienvenue, il avait laissé les beaux parleurs avec leurs dithyrambes triomphants, n'abandonnant pour leurs archives qu'une poussière dorée de phrases au conditionnel. S'il fait le désespoir des hommes de parti, les sans-parti ne lui pardonnent pas les adhésions qu'il a formulées et qu'il formulera. Jusqu'à sa façon de comprendre l'amour qui lui aliène les sympathies de meilleure volonté. Car ce diable d'homme expérimenta tous les moyens de scandaliser son public.

Qu'on le pourchasse sur n'importe quel point précis, il y a mille façons de le prendre, et de ne point le saisir. Croyez-vous l'acculer au flagrant délit d'incohérence? Méandres de sa pensée. « Je n'ai pas changé de direction; j'ai toujours marché droit devant moi », vous dira-t-il, comme il l'écrivait en juin 32, lorsqu'on lui parlait de sa « conversion » au communisme.

Cherchez-vous dans les « *Nourritures* », le romantique échevelé? La perfection glacée des « *Cahiers d'André Walter* », vous montrera de quelle rigueur classique ce symbolisme était parti. Voulez-vous opiner à son programme de classicisme? L'ironie des *Soties* ou la gouaille des « *Faux-Monnayeurs* », vous apporteront une sorte de déni.

Imaginez qu'on veuille faire illustrer son œuvre (qui a peu tenté jusqu'alors les artistes, ou bien les a effrayés). A quels talents divers il faudrait faire appel pour « *La Porte Etroite* » et « *Les Nouvelles Nourritures* », pour « *Œdipe* » et « *L'Immoraliste* » ! Et pour le seul « *Paludes* », de combien d'interprétations diverses pourrait-il être le lieu !...

Cependant, une unité dans ces pages, relie les soties et les récits, les traités et le Journal : c'est l'homme même qui, avec un style acéré et une langue parfaite, poursuit toujours l'interview imaginaire de soi-même, interview serrée et impitoyable, osant aller plus loin que ne le fera jamais nul enquêteur.

Dès sa première œuvre, « *Les Cahiers d'André Walter* » (1891), il accepte la dou-

leur qu'est pour lui le conflit entre sa foi et ses désirs : « L'âme n'est pas satisfaite, elle s'endort dans les félicités; c'est le repos, non point la veille. Il faut veiller. Donc la douleur plutôt que la joie, car elle fait l'âme plus vivace. La vie intense, voilà le superbe. » Reprenant ainsi le « *Vivre dangereusement* » de Nietzsche, il annonce le grand thème de son œuvre, cette vaine recherche d'une harmonie entre l'évangile de Jésus et celui de Zarathoustra, impossible « mariage entre le Ciel et l'Enfer » (n'oublions pas qu'il traduisit et commenta William Blake).

Ce déchirement, c'est le « vrai drame d'André Gide » qu'analysa René Schwob (1) (à partir de l'aveu même de Gide qui se dit un « personnage de dialogue »), « cette déchirante émotion qui court de livre à livre et qu'il est si aisé de ne pas entendre ». Et ce qui retient surtout L.-P. Quint (2) sur le plan éthique et esthétique : « Ainsi le doublement qui est déjà pour Gide dans l'élément de conscience un élément de vie, lui semble, dans la création artistique, la meilleure méthode pour cerner la réalité. » F. Mauriac, à la même époque, note dans un article : « Barrès a passé sa vie, pour ainsi dire, à « s'accorder ». Gide, au contraire, s'établit dans le désaccord; il est déchiré et, jusqu'à ces derniers temps, il en été réduit au dialogue entre le chrétien et le Grec; chacun des ennemis, dans son cœur, parlait à son tour; ou bien ils se disputaient confusément. Il n'a cessé d'être divisé contre lui-même. Sans doute, de très bonne heure, a-t-il pris parti pour l'épanouissement libre et spontané de l'instinct; mais jusqu'à ces dernières années, il n'avait pu se résoudre à jeter par-dessus bord ce qui, en lui, protestait (3). »

En un temps où l'on ne parle que d'« engagement », il est le paradoxe vivant de celui qui ne veut pas s'enrôler, qui a fait du choix le drame de sa vie, qui a porté cette angoisse devant le monde, à sa plus haute intensité.

C'est déjà la phrase révélatrice des *Nour-*

(1) Grasset, 1932.

(2) A. Gide, Stock, 1932.

(3) Journal (I), Grasset.

ritures Terrestres : « choisir m'apparaissait non tant élire que repousser ce que je n'étais pas ». Ce refus passionné de s'amoindrir en sacrifiant quelque chose, ce défi qui est pour beaucoup le scandale permanent de son œuvre, cette « disponibilité » évoque à M. Benda l'idée du « gardien de sérail des idées qui aura passé sa vie à les caresser toutes sans pouvoir en posséder une et la féconder. »

Est-ce par impuissance comme affectent de le croire ses contempteurs, ou par simple versatilité qu'il semble refuser de se donner à fond et se dégage après s'être prêté ? Il a pu apporter à la tentative bonne volonté ou goût de l'aventure, mais son honnêteté intellectuelle et sa lucidité de tout instant le rendent vite à sa périlleuse liberté. Cette volonté de ne pas sacrifier au seul Dieu du moment l'entraîne à une sorte de panthéisme, une ivresse cosmique qui lui fait s'écrier la loi suprême pour goûter les nourritures de cette terre : « Assumer le plus possible d'humanité. »

Cette profusion qui s'offre au jeune aventurier de l'esprit ivre de ses désirs, dans les *Nourritures*, pourrait lui faire perdre le sens de la mesure et le plonger dans une vague euphorie romantique : « quand on n'a que peu de choses à dire, il n'est pas malaisé de le hurler » (*Caractères*). Mais c'est l'exaltation de la soif («... de marche où s'ouvrait une route; de repos où l'ombre invitait, de nage au bord des eaux profondes, d'amour ou de sommeil au bord de chaque lit »). C'est le chant dionysiaque de la Ferveur et de l'Amour : « Nathanaël, que l'importance soit dans ton regard et non dans la chose regardée »... « Devant moi, ah ! que toute chose s'irise, que toute beauté se revête et se d'apre de mon amour. » C'est le constant bondissement de l'être, toujours tendu dans une quête infinie.

Voilà donc celui qu'on veut nous montrer comme un cœur aride et un esprit monstrueux. Brûlant de tout son être, il applique la règle d'André Walter : « Multiplier les émotions », passant sa vie à se « repaître d'enthousiasmes ». Une note du *Journal*

(9 avril 32) apporte cette indication : « C'est le secret de bien des attermolements pris à l'ordinaire pour une indécision de l'esprit, qui ne sont que d'imparfaites résistances aux entraînements de mon cœur. »

Cette âme brûlée, malgré la rigueur protestante de l'enveloppe, révèle un personnage dostoïevskien. Combien lui ont reproché d'avoir voulu trop embasser pour n'êtreindre finalement que le vide. C'est le tragique du Prince Muichkine, dont l'évangélisme fiévreux aboutit à la perte de ce qu'il désirait; la faillite à accorder l'Ange et la Bête serait symbolisée par le double échec de l'*Idiot* avec Aglaé et Nastasia.

Échec dans la vie charnelle. *Corydon*, *Si le grain ne meurt* furent des tentatives de légitimation : « Car il ne me suffisait pas de m'émanciper de la règle; je prétendais égitimer mon délire, donner raison à ma folie. » S'il tente à plusieurs reprises le plaidoyer de son hétérodoxie amoureuse, c'est en plaidant coupable, et avec un atroce malaise dans la provocation. « Je ne pouvais prendre mon parti, non plus de vivre insincèrement que de demeurer hors-la-loi. » (*Divers*).

Ses tours et ses retours, cet essai de libération des exigences de la chair et cette publicité déconcertante qui frise l'exhibitionnisme peuvent amener l'écoeurement. Mais nous en avons vu d'autres et cette franchise quasi clinique vaut mieux que les voiles empuantis d'une nauséabonde littérature.

Échec dans la vie mystique. Parti d'un milieu étroit et puritain, il voulut se libérer de la chemise empesée et du col dur, symbole pour lui de sa jeunesse séquestrée (« le régime cellulaire », dit-il, se référant à la définition de la famille selon Paul Bourget; la cellule sociale). S'évadant des contraintes, ce fut aussi des règles religieuses qu'il voulut s'affranchir. Comme Urien, il fait le voyage à la recherche de Dieu, sans lequel il ne peut vivre. Parmi les multiples enchevêtrements de sa pensée et de ses désirs, cette quête de Dieu se poursuit dans son œuvre. C'est par sa référence à son mysticisme sans emploi que le Pêché occupe une si grande place dans ses examens incessants,

et, au plus bas de la courbe, il tend les bras vers Celui qui le relèvera peut-être. Ainsi les héros de Dostoïevsky, s'enfonçant au plus profond de leur misère, sont-ils labourés d'élans velléitaires.

Mais c'est avec une volonté de plus en plus marquée de se passer de Dieu qu'il tente d'affermir une éthique tendue vers la sérénité, épurée, décantée des inquiétudes maladives et amoindrissantes. Il en vient à professer la maîtrise de soi et fait la leçon à Mauriac, lui montrant combien est apaisante l'étude raisonnée de ce qui nous environne : « Rien, mieux que l'étude des Sciences Naturelles, n'est fait pour nous guérir de cette angoisse où nous mène nécessairement la recherche d'un Dieu métaphysique, inaccessible. Ceux qui cherchent à voir avec les « yeux de l'âme » sont ceux qui n'ont jamais su vraiment regarder. » (*Journal*, 31.)

Cette sérénité est trompeuse et son *Journal* est celui d'un inquiet, qui essaie d'appliquer à rebours les conseils de Pascal, mimant les gestes de l'athéisme pour l'éprouver. Curieusement, il sert de réactif dans cette grande catalyse de conversions, de Jacques Rivière à Henri Ghéon, les attirant vers l'Église par les grands gestes qu'il faisait pour les en éloigner.

Échec sur le plan politique. Il semble que le jeune symboliste de la *Revue Blanche*, détaché des contingences ait été amené par sa curiosité de toutes choses vers les questions sociales, qu'il juge d'abord d'un œil froid, à travers Tocqueville, un peu en entomologiste. Pris par certains aspects, par exemple la Justice, il montre dans les *Souvenirs de Cour d'Assises* (1913) une grande clairvoyance et un sens très humain des réalités. Objectivement, mais avec une fougue contenue et un talent saisissant de reporter, il met en cause non pas seulement les imperfections dues aux faiblesses humaines, mais « certains grinçements de la machine », les vices profonds de l'institution judiciaire. Le cri de Jésus qu'il lançait alors : « Ne jugez pas » fut le titre de la collection où parurent *L'Affaire Redureau* et *La Séquestrée de Poitiers* (1930).

S'il fut tenté par l'*Action Française* au moment de sa préface aux lettres de Dupouey, c'est, dit-il, « qu'il était nécessaire, à ce moment, de se serrer les coudes. » Mais l'opposition de ses jeunes années à Barrès et à Maurras (voir dans *Prétextes* la fameuse querelle du peuplier, à propos des *Déracinés*) le préservait d'une doctrine qui était l'antithèse de tout ce qu'il avait écrit.

Son « affaire Calas » fut la publication de son *Voyage du Congo* (1927) puis son *Retour du Tchad* (1928), carnets de route où il n'allait plus nous donner seulement des dissertations poétiques sur des paysages exotiques, comme dans *Amyntas*, mais une mise en accusation du colonialisme, parmi ses récits au jour le jour de chasse aux papillons et de méditations sur Bossuet.

Son *J'accuse* fut l'adhésion au communisme. Ni coup de tête, ni recherche de publicité, c'était l'aboutissement d'une longue évolution, et son *Journal* nous le prouve. Lorsque Léon Daudet le défiait, en 1932, et parlait de sa « puberté indéfiniment prolongée », il avait déjà choisi. Ses réflexions sur le Progrès (la « carte sale » qui, d'après Mauriac, avait remplacé dans son jeu celle de Dieu) et sur l'Injustice (« Plutôt cesser d'écrire que taire ce qui surtout gonfle mon cœur » *Journal*, 31) l'ont amené de toute son âme à souhaiter vivre assez « pour voir le plan de la Russie réussir, et les États d'Europe contraints de s'incliner devant ce qu'ils s'obstinaient à méconnaître [...]. Jamais je ne me suis penché sur l'avenir avec une curiosité plus passionnée. Tout mon cœur applaudit à cette gigantesque et pourtant tout humaine entreprise. » (*Journal*, avril 31.) Ne faut-il voir ici que cette « extraordinaire perméabilité de Gide à l'événement » que dénonçait Henri Massis, après Léon Werth ?

Aux lignes précédentes, Gide ajoutait : «...mais, ici de même, la première condition pour que ce projet réussisse, c'est de croire obstinément qu'il réussira. » Ce qui montre déjà quel acte de foi il mettait dans ce souhait, quel désir sentimental accompagnait l'arrêt de sa raison. Il voyait dans l'établis-

sement de la justice sur cette terre la chance de l'humanité. Et sa « conversion » ne fut pas un refus soudain de penser, une aveugle plongée dans la masse, cet « anxieux besoin de rejoindre les autres » qu'y voit Massis. Son message au Congrès des écrivains soviétiques (1934) refuse l'« idéal de termitière » : « Une société où chacun ressemblerait à tous n'est pas souhaitable; je dirai même qu'elle est impossible; une littérature, bien plus encore. » Et il proclamait l'avènement d'un « individualisme communiste ».

Mêlés à ses déclarations enthousiastes sur sa foi nouvelle, il ne manque pas, dans son *Journal*, d'interrogations comme celle-ci : « L'on t'a dit, tu t'es laissé dire, qu'il s'agissait d'abord de croire. Il s'agit d'abord de douter. » (14 décembre 33.) Non pas qu'il apportât une adhésion réticente : « Et, s'il fallait ma vie pour assurer le succès de l'U. R. S. S., je la donnerais aussitôt... », écrivait-il en avril 32, « la tête froide et en toute sincérité. » Et il fut à un tel point pris par la chose politique que pendant quatre ans, il ne put rien écrire, ou presque, dépouillant le littérateur pour se pencher avec passion sur le marxisme, le stakhanovisme, etc.

Mais justement, il attendait trop de cette « expérience russe ». Il lui demandait une pureté qu'il ne pouvait trouver au pays de Staline. Il imaginait un peuple se libérant dans la joie et accédant par une grandiose révolution de l'esprit à une culture exemplaire. Et il ne rencontra qu'un gigantesque effort économique dans un pays totalitaire. Car Gide ne pouvait se contenter d'être un perroquet de propagande. Il voulut étudier sur place et vérifier ses croyances. Il renouvela le voyage d'études qui l'avait mené du Congo au Tchad, et il eût pu redire les paroles notées à Bambio, dix ans auparavant : « Quel démon m'a poussé en Afrique [et aussi bien : en U. R. S. S.] ? Qu'allais-je donc chercher dans ce pays ? J'étais tranquille. A présent, je sais; je dois parler [...]. Circulais-je jusqu'à présent entre des panneaux de mensonges ? Je veux passer dans la coulisse, de l'autre côté du décor, con-

naître enfin ce qui se cache, cela fût-il affreux. »

Qu'a-t-il trouvé derrière ce décor trop violemment barbouillé ? La dictature, non du prolétariat, mais d'un homme, ou d'un groupe d'hommes régnant au moyen d'une bureaucratie envahissante et d'une police impitoyable. L'inégalité, née de la nouvelle hiérarchie et des nouveaux profiteurs. Et surtout, (car le vrai but de la Révolution est d'abord pour lui moral, une libération de l'homme) : l'absence de sens critique et la médiocrité grégaire qu'il analyse en des pages voltairiennes : « En U.R.S.S. il est admis d'avance et une fois pour toutes que, sur tout et n'importe quoi, il ne saurait y avoir plus d'une opinion... »

Était-ce une volte-face que ce « *Retour d'U.R.S.S.* » ? Était-ce une trahison ? C'était simplement le témoignage lucide et angoissé d'un homme qui se refuse à mentir plutôt que de se laisser enfermer dans « la ligne » : « Dès que le mensonge intervient, je suis mal à l'aise, mon rôle est de le dénoncer. On sert mal [le peuple] en l'aveuglant. » (*Retouches.*) Il rappelait aux révolutionnaires d'U. R. S. S. et d'ailleurs que la réussite politique n'est rien si l'on trahit le but que l'on s'est assigné, si les moyens viennent étouffer la fin pour laquelle des hommes libres ont déclenché la Révolution. Pour lui, « les erreurs particulières d'un pays ne peuvent suffire à compromettre la vérité d'une cause internationale, universelle », et il ne dénonce le mal que pour le guérir. Aragon avait beau l'appeler « le clerc qui trahit », André Wurmser dire que « c'était d'injures que Gide avait soif », il nous apportait, non les aigreurs d'un petit bourgeois déçu, mais le plaidoyer réfléchi d'un penseur libre et sincère, s'élevant au nom d'une Révolution universelle, qui doit délivrer l'homme de ses chaînes et non lui en forger de nouvelles. En 1933, il disait à l'A. E. A. R. devant le conflit qui menaçait le monde, que le salut était « de faire la guerre à l'impérialisme, chacun, chaque peuple, dans son propre pays; car tout impérialisme enfante nécessairement la guerre ».

246



André Gide, par Robert Joël.

Il lançait ce cri d'alarme que les peuples ne surent pas écouter, qu'il fallait « préférer l'intérêt commun et international [...] à tout ce qui pourrait être motif de dissension ».

Sa position au-dessus et en dehors des partis lui valut d'être honni par la droite et la gauche. C'est pourquoi je parlais plus haut d'échec. Mais est-ce un échec de savoir préférer aux applaudissements du plus grand nombre l'accord avec soi-même? Dût-il rester dans une quasi-solitude, et poursuivre une critique apparemment dans le vide, il n'aura pas cherché la vérité en vain.

Il note dans ses nouvelles *Pages de Journal* qu'il n'éprouve jamais le besoin de hurler avec la foule, et qu'il ne ressent le besoin de s'exprimer que lorsqu'il se sent à contre-courant. Ainsi en 39, il se refusa à jouer les propagandistes. La suite de ses notes quotidiennes nous montre que, désarçonné par l'occupation de la France et sa « mise en veilleuse », il ne vit tout d'abord de position valable qu'un attentisme de bonne volonté pour panser les plaies d'un pays meurtri. Mais en 41, par réaction contre la collaboration des Drieu et Cie, il rompit avec la N. R. F. et écrivit sur Chardonne un petit pamphlet miniature dans le *Figaro*. Il comprit alors qu'il fallait briser « la cage », et non pas se tenir au milieu, pour ne pas « se meurtrir aux barreaux ». Cependant, il ne publie que des réflexions en marge de l'actualité (*Interviews imaginaires*, (1) etc.), qu'il publiera sous le titre : « *Attendu que...* » (2), excusant par les circonstances ses remarques sur la prosodie ou l'art de jouer *Phèdre*. Même au moment de la délivrance de Tunis, où il se trouvait en mai 43, il se refusa à se mêler de politique : « Je ne vois pas du tout quelle « déclaration » je pourrais faire, qui ne soit, si je reste sincère, de nature à déplaire à tous les partis. » Après un court séjour à Paris, il se rend en Égypte, au moment où l'on tourne en Suisse une adaptation de la *Symphonie pastorale*. Et l'on apprend aujourd'hui qu'il vient de lire le

rôle d'Édipe au Caire, dans sa propre pièce.

Ne peut-on s'empêcher de penser à la vieillese du bonhomme de Ferney, montant des spectacles et y tenant sa place? L'accueil enthousiaste des étudiants égyptiens ne peut-il évoquer le triomphe d'Irène? De plus en plus le masque de Gide s'empreint d'une ironie voltairienne. Nous pourrions risquer le parallèle sur leur langue classique, leur universelle curiosité, leur goût du scandale, l'aigu de leur sens critique, la passion qui les anime dans leur combat pour la liberté. Mais Gide n'eut jamais, même dans ses sotties, le détachement cynique, l'art de la retraite, l'insincérité et la sécheresse de cœur de notre Frégoli de l'esprit. Il faudrait plutôt le rattacher à l'entreprise désarmante de franchise de Rousseau, qu'il poussa bien au delà des « Confessions », se faisant « l'avocat de tout ce dont on cherche d'ordinaire à étouffer la voix (peuples, ou races opprimées, instincts de l'homme) » (Entretien de l'Union pour la Vérité, 23-1-35).

Devant Goethe, et s'excusant de le faire, il cherche à tirer la leçon de son œuvre. Et il semble qu'à travers Goethe, c'est de lui qu'il parle : « Avec lui tout est instruction, édification, moyen de culture, tout conspire à mener à perfection l'affirmation de soi-même et de tout être. Chaque démarche de sa volonté, de son esprit, a laissé d'éloquentes traces qui nous permettent aussi bien de le suivre partout, que de reconnaître dans son œuvre le reflet de sa vie, la résonance méditée de ses amours, de ses efforts, de ses perplexités, de ses déboires. » (en prenant « instruction » et « édification » dans un sens très large). Le « je » qui se magnifie, nous le retrouvons dans tous les livres de Gide, même dans le récit le plus impersonnel. Au fur et à mesure qu'il retrouve son auteur derrière Faust, Méphisto, Le Tasse, Egmont, nous pensons au nôtre derrière Nathanaël, Ménélaque, Michel, Jérôme, Édouard, etc.

Et lorsqu'il note : « Goethe s'occupant toujours d'autrui, cet égoïsme devient, si je

(1) Paris au si à la NRF. 1942.

(2) Ed. Charlot.

peux dire, magistral », comment ne point penser au *Journal*, somme d'une vie qui se veut, (sans prendre le mot au sens moral, mais littéral) *exemplaire*.

S'il s'oppose à ce « pédagogue » perpétuel, prétendant, lui, ne vouloir rien prouver, jusqu'à quel point ne pouvons-nous lui appliquer la suite du commentaire sur sa constante « expérimentation » de la vie, et cette manie qu'il a de tirer des leçons de tout ce qui lui arrive : « Rien ne lui « *a vint* » qu'il ne fasse suivre d'un *et nunc erudimini* constant. »

Cette transmutation de la simple expérience au domaine de l'esprit où jouent les finesses de l'intelligence est commune à tous les grands créateurs. Mais alors que chez un Gœthe ou un Balzac, nous voyons la vie se cristalliser en œuvres achevées, nous saisissons dans le *Journal* l'action directe des facultés intellectuelles sur les éléments de sa biographie. Nous connaissons les réactions immédiates et les prolongements en lui-même d'une lecture, d'une visite, d'un doute ou d'un espoir. Nous le voyons aux prises avec ses chimères, et avec les réalités quotidiennes. De très loin, nous pouvons guetter l'affirmation de ses révoltes, l'évolution de ses idées, le durcissement de ses haines ou la quête passionnée de la sérénité. Nous voyons mûrir ses jugements, s'atténuer ses sentiments, et, dans ce constant retour sur soi-même, s'éclairer et s'assombrir tour à tour les coins et recoins de ce puits d'incertitude.

Un homme se livre à nous totalement, malgré les voiles qu'il conserve dans son impudeur, audacieux, et cependant craintif, se voulant libre, et cependant constamment enchaîné; se voulant immoral, et cependant ravagé de scrupules; se voulant cynique, et cependant sérieux au milieu de la farce; se voulant sincère, et cependant...

On ne saurait trop se méfier des abandons qui évoquent parfois un peu la séance devant la glace qu'il avoue dans *Si le Grain ne meurt* (« je contemplais mes traits, inlassablement, je les étudiais, les éduquais comme un acteur »). A force de vouloir

jouer son propre Eckermann, il entre certains jours bien de la pose dans ce personnage qu'il interroge. Mais il a beau jouer derrière un masque, le son de sa voix garde un accent déchirant. Si sa sincérité se double inconsciemment de feintes, c'est qu'il plaide *pro domo*. C'est dans ce plaidoyer même qu'on retrouve tout entier le héros permanent de son œuvre, et, comme il le remarquait sans ses *Souvenirs de la Cour d'Assises* : « Combien il arrive, facilement que l'accusé s'enferme sur une déclaration de par à côté, dont la gravité d'abord lui échappe. »

Mieux que n'importe lequel de nos écrivains, c'est son âme toute saignante qu'il nous apporte dans son œuvre. Et ceci malgré l'apparence, malgré l'aspect rigide des contours extérieurs. Nul ne dément mieux la prétendue équation entre le style et l'homme. De même que la flamme racinienne enserrée en alexandrins cadencés, c'est le divorce entre l'art classique et la sensibilité sous-jacente. Si la forme parfaite, le style nu, la composition rigoureuse, empreignent ses phrases d'une feinte froideur, la flamme consume ces périodes glacées, l'ironie de commande, l'objectivité magistrale. S'il dépouille assez vite sa prose des ah! exclamatifs du symboliste, la ferveur première, la passion jamais complètement domptée, l'angoisse, continuent leur long cheminement sous le corset de fer qu'il impose à son langage précis et exigeant. « Exprimer le plus succinctement sa pensée, et non le plus éloquemment. Mais c'est lorsqu'elle est toute vive que ma phrase se plaît à l'êtreindre, et qu'elle se débatte et qu'on la sente palpiter encore sous les mots. » (J. 14 février 32).

De quoi est fait le *Journal*? D'une marquequeterie de sèches notations de naturaliste ou de médecin. Mais y voyez-vous la plume d'un entomologiste ou d'un grammairien? Un trait de feu raye la page.

Ne serait-ce que sur le plan esthétique (Gide souhaitait que ce soit sous cet angle qu'on envisage son œuvre), il restera comme une des plus grandes figures de ce temps.

Il faudrait ici étudier ses traités, considérer l'architecture révolutionnaire des *Faux Monnayeurs*, démontrer ses récits et opposer ses personnages. Il faudrait reprendre *La Porte étroite* et *L'Immoraliste*, *Isabelle* et *La Symphonie Pastorale*, et la trilogie *Ecole des Femmes*, *Roï*, *Geneviève* où, recomposant une œuvre par un total changement de plan, il nous donne une preuve de plus de ce génie que d'aucuns qualifient de diabolique. Mais Jean Hytier fit cette auscultation avec une habileté qui nous permet de vous y renvoyer (1).

Nous avons parlé des « échecs » d'André Gide. Nous n'avons rien caché de ses manques. Mais lorsque la critique haineuse d'un Massis ou d'un Benda voudrait nous montrer l'image haïssable d'un sinistre petit vieillard, c'est des deux commentateurs que nous voyons surgir une silhouette peu sympathique. Car Gide, par son œuvre, nous apporte une richesse que nous irions en vain chercher dans leurs livres.

D'abord, (ce qui nous attire de même chez Nietzsche), le drame d'une conscience aux prises avec les plus grands problèmes. Cette lutte entre les forces antagonistes, entre Christ et Dionysos. Cette angoisse devant le monde (qui n'implique pas forcément des tirades désespérées, et peut même se traduire sur le mode goguenard des sottises : l'acte gratuit dans les *Caves*, le problème de l'action dans *Paludes*, etc.)

Cette soif de connaître autrui, et ce besoin d'amitié qu'il exprime souvent : « Nathanaël, j'aimerais te donner une joie que ne t'aurait donné aucun autre. Je n'écris que pour toi. Je voudrais m'approcher de toi et que tu m'aimes. » (*Nourritures terrestres*). Ce besoin de communier et de projeter sur ceux qui le lisent son amour, malgré tous les reproches d'égoïsme et d'égotisme, nous en trouverions un symbole dans ce *Roï Candaule*, et son besoin de communiquer son bonheur, même à Gygès qui le tuera.

A ce sentiment, il apporte une volonté

(1) J. Hytier. André Gide, Ed. Charlot.

d'élargissement : « J'avais la prétention de n'aimer point quelqu'un, homme ou femme, mais bien l'amitié, l'affection ou l'amour » (id.), qui se trouve englobée, amplifiée dans cette recherche de la plénitude, de l'éternité dans l'instant, de la ferveur. Cette soif de vivre ne s'exprime pas seulement dans les deux *Nourritures*. Dans *L'Immoraliste*, Michel, devant la mort possible, est saisi par un intense besoin de renaître, oubliant les livres et les systèmes pour goûter pleinement l'existence qu'il n'avait pas su comprendre jusqu'alors. « Il semble qu'un organisme débile soit, pour l'accueil de sensations, plus poreux, plus transparent, plus tendre, d'une réceptivité plus parfaite. Malgré la maladie, sinon à cause d'elle, je n'étais qu'accueil et joie », dit-il dans *Amyntas*, qui correspond à cette période décrite dans le récit, et où le héros découvre par une belle nuit « le sentiment tragique de la vie » qui le ferait presque crier.

« Certes, tout ce que j'ai rencontré de rire sur les lèvres, j'ai voulu l'embrasser; de sang sur les joues, de larmes dans les yeux, j'ai voulu le boire; mordre à la pulpe de tous les fruits que vers moi penchèrent les branches. » (*Nourritures Terrestres*). C'est pour atteindre la totalité de la sensation qu'il se jette à corps perdu dans les voyages exaltant par la nouveauté son regard et s'évadant comme l'Enfant prodige du monde clos de l'habitude. Sous le ciel de l'Afrique du Nord il s'accomplira, trouvant l'application de son éthique du vagabondage éperdu (« Je m'éperds dans une désordonnée poursuite de choses fuyantes. » *Nourritures Terrestres*.) Et son chant jaillit, épuré : « Blidah! Blidah! fleur du Sahel! petite rose! » etc. (id.) « Pays clos, tranquille Arcadie!... J'ai trouvé le lieu de repos. » (*Mopsus*.)

Pour lui, le voyage est bien autre chose que la croisière nonchalante d'un Barnabooth ou la course à l'aventure d'un Malraux. Lui qui exprimait dans *Urien* un voyage de rêve vers un pôle virtuel n'est jamais bien sorti non plus « de la chambre de [ses] pensées ». Ou plutôt (car il applique

ceci aux gens qui passent à côté de la vie », il semble transporter par le monde une tour d'ivoire à roulettes, non point pour se fermer au spectacle extérieur (1), mais pour toujours trouver le « recul » nécessaire au lieu de se diluer dans une extase écarquillée.

Pour étendre plus étroitement la vie, il nous invite à brûler ce que nous avons adoré : « Nathanaël, quand aurons-nous brûlé tous les livres ? Il ne me suffit pas de lire que les sables des plages sont doux ; je veux que mes pieds nus le sentent. Toute connaissance que n'a pas précédé une sensation m'est inutile. »

C'est la réplique, avec le signe inversé, du vers de Mallarmé :

La chair est triste, hélas, et j'ai lu tous les livres !

Mais c'est l'invite lyrique à un dépassement. Non point négation de la culture : avant de chercher au delà, il faut avoir exploré les chemins de la connaissance, et le « long dérèglement de tous les sens » cher à Rimbaud doit ramener à la plus parfaite conscience de soi-même. Chez Gide, on ne se perd que pour se retrouver, on ne transgresse la loi que pour rejoindre sa loi propre, la « loi individuelle ». Ainsi sur le plan moral : « Jamais je ne m'apparus plus moral qu'en ce temps où j'avais décidé de ne plus l'être, je veux dire : de ne l'être plus qu'à ma façon. »

De même sur le plan de l'esprit, sa métaphysique du dénûment nécessite une richesse première. Son œuvre témoigne d'une universelle curiosité, à qui rien d'humain n'est étranger, d'un enrichissement continu. Questions d'éthique ou d'esthétique, sciences, religions, vie morale, vie sociale, vie quotidienne, tout l'intéresse, et il veut approfondir toute nouvelle discipline qu'il aborde. Il sollicite notre attention par l'exercice minutieux de la sienne, la mise en question des problèmes les plus divers, sachant

(1) « Tour de verre; observatoire où j'accueille tous les rayons, toutes les ondes. » (Journal, 13 juin 1932.)

la valeur des menus détails et la nécessité des plus vastes synthèses. La liberté de son esprit lui commande de vérifier par lui-même les opinions professées, d'aller par delà les autorités particulières, de reposer les problèmes.

Toujours, il a su étendre son champ de vision au delà de nos frontières, explorer les domaines étrangers, lire de Dostoïevsky ou de Shakespeare les critiques les plus serrées, traduire Tagore ou Blake, Conrad ou Pouchkine. Selon E. R. Curtius, il a « accueilli les éléments spirituels de toutes les civilisations et les a combinés et fondus au creuset de son style ». Ce qui en fait, éminemment, « un auteur européen de nationalité française ».

Son œuvre est l'exercice d'une intelligence toujours présente, d'une lucidité toujours en éveil, d'une volonté de ne pas s'enfermer dans des traditions et habitudes, de toujours « tout remettre en question », sur le plan personnel (« Il ne se passe guère de jours que je ne remette tout en question. » *J.*, 27 octobre 28.) comme sur le plan social (« Tout doit être remis en question, remis en doute; rien ne doit être accepté que d'authentique et d'où tout mysticisme soit délogé. J'entends par mysticisme toute croyance aveugle. » *J.*, 1932).

Volonté aussi de laisser les problèmes « ouverts », de ne pas chercher à nous imposer de conclusions, de nous laisser devant des interrogations auxquelles c'est à nous de répondre. Dans ce défaut même, cette absence de dogmatisme, il est permis de voir une de ses plus grandes qualités. Car, s'il refuse de se contenter de réponses toutes faites, de solutions reposantes, il s'emploie à nous mettre devant le choix. S'il cherche à ne pas imposer son image, c'est pour susciter en nous « le plus irremplaçable des êtres ». Le défi qu'il lance à son lecteur : « Nathanaël, jette mon livre; ne t'y satisfais point. Ne crois pas que *ta* vérité puisse être trouvée par quelque autre. » il le renouvelle dans toute son œuvre. Et c'est bien là son message : Éveiller des personnalités,

plutôt que se faire des disciples. Défendre l'individu, lors même de sa prise de position communiste.

A ce moment de l'histoire où l'individu est englouti dans la masse et perd la plupart de ses libertés, son rôle est de réveiller ces libertés en l'homme, de susciter une volonté de révolte. Ce n'est pas le moindre paradoxe de cet indécis que de rejoindre Nietzsche comme professeur d'énergie. Qu'importe au fond que l'auteur de la *Volonté de Puissance* ait été un malade cloîtré dans sa chambre, que Gide ait pu dire : « Chacun de mes livres a été, jusqu'à présent, la mise en valeur d'une incertitude », (*J.*, 19 juillet 32) ou encore, plus drôlement, en 1907 : « Je ne suis qu'un petit garçon qui s'amuse, doublé d'un pasteur protestant qui l'ennuie. » (*J.*, 1907.) Qu'importent même les vices du petit garçon et les aigreurs du pasteur. Son œuvre est assez dense pour que les scories soient emportées par le flot de cette pensée qui, au long du *Journal*, roule plus d'éléments sains que de maladifs,

plus de beauté que de petitesse, plus de richesse que d'égoïsme.

Avec quelle passion il nous adjure de saisir le monde en son jaillissement, de vivre avec joie, dans l'effort, et d'être nous-même. C'est le maître à penser, mais c'est l'ami, surtout, qui nous dit, aux dernières pages des *Nouvelles Nourritures* :

« Prends ma joie. Fais ton bonheur d'augmenter celui de tous. Travaille et lutte et n'accepte de mal rien de ce que tu pourrais changer. Sache te répéter sans cesse : il ne tient qu'à moi. On ne prend point son parti sans lâcheté de tout le mal qui dépend des hommes. Cesse de croire, si tu l'as jamais cru, que la sagesse est dans la résignation; ou cesse de prétendre à la sagesse.

» Camarade, n'accepte pas la vie telle que te la proposent les hommes... Ne sacrifie pas aux idoles. »

Puisse ce cri n'avoir pas été poussé en vain!

Jean DESTERNES.
22 mars 1946.

